

était offerte et de la façon dont on l'exerçait envers vous. Veuillez donc, je vous prie, répondre franchement et loyalement aux questions que je vous adresserai. Si vos réponses sont telles que je l'espère, je vous remettrai, sans en briser le scel, la lettre que voici et qui vous est adressée.

Le ministre se redressa, salua l'assistance et répondit d'une voix grave et ferme :

— Monsieur le comte du Luc de Mauvers, je dois tout à votre famille ; je vous ai reçu dans mes bras lorsque vous êtes venu au monde. Malgré la distance qui nous sépare, je vous aime comme si j'étais votre père ; pardonnez-moi de vous parler ainsi. Faire, ou seulement avoir la pensée de faire contre vous quelque chose qui vous fût nuisible, serait de ma part, non pas seulement une mauvaise action, mais un crime dont rien ne pourrait me justifier. Je suis un homme simple, ami du repos, du calme, détestant les intrigues. Cependant, croyez-le bien, monsieur le comte, je désire aussi ardemment que vous-même le triomphe de notre sainte religion ; malgré mon amour pour la paix, je serai prêt, quand le Seigneur m'appellera, à verser mon sang jusqu'à la dernière goutte pour le triomphe de notre sainte cause.

— Bien, mon révérend, votre réponse est telle que je l'attendais de vous, Voici cette lettre ; ne nous gardez pas rancune de la manière peut-être un peu brusque dont vous avez été amené ici.

— Loin de me plaindre, monsieur le comte, répondit le ministre en s'inclinant respectueusement, malgré les appréhensions que, je ne vous le cache pas, j'ai éprouvées d'abord, ne sachant pas ce que l'on voulait de moi, je suis heureux maintenant d'avoir été conduit en votre présence. Il y a longtemps que je recherchais l'occasion qui m'est offerte aujourd'hui de donner à la religion des gages de dévouement. Si peu que je sois, je puis, je l'espère du moins, servir notre cause, sinon par les armes, du moins par la parole. Ouvrez cette lettre, monsieur le comte ; vous verrez que, quoique bien obscur, j'ai apporté, moi aussi, ma pierre à l'édifice.

Un murmure flatteur se fit entendre dans les rangs des Réformés.

Le comte se leva, et lui-même offrit un siège au ministre.

— Veuillez vous asseoir, dit-il. Maintenant, du moins je l'espère, cette crainte dont vous nous parliez doit être dissipée. Veuillez donc vous expliquer en toute confiance.

— C'est ce que je vais faire, monsieur le comte, mais encore une fois, je vous en prie, ouvrez cette lettre.

— Vous le voulez ?

— Oui, dit-il en s'inclinant. J'ajouterai, monsieur le comte, pour vous enlever le plus léger doute à cet égard, que mon intention était de la faire parvenir, à votre défaut, à l'une des personnes qui se trouvent en ce moment ici et qui, comme vous, sont les chefs de notre sainte religion.

— Il suffit, monsieur, voilà qui lève mes derniers scrupules.

Le comte ouvrit le sachet posé devant lui sur la table et renfermant les dépêches dont il regarda attentivement les suscriptions.

Un léger froncement de sourcils témoigna seul de la surprise désagréable qu'il éprouva en lisant la suscription de la lettre adressée à la comtesse, mais cette émotion n'eut que la durée d'un éclair et disparut presque aussitôt.

— Je trouve, dit-il, une lettre adressée à une personne avec laquelle vous devez, je n'en doute pas, avoir conservé certains rapports intimes. Veuillez, je vous prie, la lui remettre.

Il lut la lettre au ministre qui la prit sans répondre ; puis

le comte choisit une seconde dépêche et s'inclinant en souriant vers le ministre :

— Êtes-vous toujours d'avis que je la décrochète ? dit-il.

— Plus que jamais, monsieur le comte.

— Que votre volonté soit faite !

Il décrocha alors la lettre et la lut à voix basse.

Un silence de mort régnait dans l'assemblée ; on eût entendu le froissement de l'aile d'une mouche dans l'espace.

Tous les regards étaient anxieusement fixés sur les traits pâles du comte.

Après quelques minutes, celui-ci releva la tête.

— Monsieur, dit-il en s'adressant au ministre, calme et froid devant lui, tout ce que m'annonce cette lettre est-il vrai ?

— J'ignore ce qu'elle contient, monsieur le comte, mais, si elle vous affirme ce que déjà moi-même j'ai eu l'honneur de vous affirmer, c'est-à-dire que tous mes vœux sont pour notre religion, elle dit vrai. Je désire anxieusement son triomphe : je ferai tout ce qu'il me sera possible pour le hâter.

— Ecoutez, messieurs mes amis, dit Olivier du Luo, en s'adressant aux gentilshommes qui l'entouraient, voici ce que M. de Favas écrit au révérend ministre Robert Graindorge, son ami. La lettre est courte, mais les faits qu'elle contient sont graves ; nous devons y attacher d'autant plus de foi qu'elle est écrite à un ami par un ami et qu'elle n'a ainsi, en apparence, rien d'officiel.

— Parlez, parlez, écoutons ! s'écrièrent tous les gentilshommes en se levant avec empressement.

— Voici cette lettre, messieurs, reprit le comte.

Et sans plus tarder, il en commença immédiatement la lecture.

Nous ne la transcrirons pas ici, nous nous bornerons à constater que cette lettre était en effet d'une haute gravité, de plus elle montrait jusqu'à l'évidence avec quel dévouement et quelle abnégation le ministre avait constamment servi la cause de la religion protestante et les secours qu'il était parvenu à lui fournir dans la crise actuelle.

Lorsque le comte eut terminé sa lecture, tous les seigneurs se rapprochèrent du ministre, et comme à l'envie, ils lui offrirent les plus chaleureuses félicitations.

— Maintenant que cet incident est si heureusement vidé, dit le capitaine lorsque le calme se fut à peu près rétabli, je crois qu'il serait temps de reprendre notre discussion au point où nous l'avions laissée.

— Nous attendons le bon plaisir de M. de Mauvers, dit le baron de Sainte-Romme ; il est notre chef, c'est à lui à nous indiquer ce que nous devons faire.

— Cette fois, non, messieurs, dit le comte qui avait lu la dépêche qui lui était adressée, mais au duc de Rohan lui-même ; vous avez vu, par la lettre de M. de Favas, que le Bearn, la Navarre et les autres provinces qui faisaient partie du domaine de feu Sa Majesté le roi Henri IV, que Dieu bénisse, révoltées de l'injustice flagrant dont les rend victimes la politique du duc de Luynes, appuyé par le parlement de Paris, sont en feu et résolues à opposer une énergique résistance aux prétentions du roi Louis XIII, et à tenter les plus vigoureux efforts pour conserver leurs privilèges. M. de Favas ainsi qu'il le dit lui-même, a réussi à faire décréter une assemblée générale des chefs de la religion à la Rochelle. Partout nos frères se lèvent et engagent, sans arrière-pensée, leurs fortune et leurs vasseaux pour soutenir nos droits si odieusement méconnus. Grands et petits, tous ont fait généreusement, ou sont prêts